

La route

Depuis le coucher du soleil, la canonnade s'était rapprochée de notre ferme près de Sedan. Cela ne nous avait pas empêchés de travailler comme d'habitude. Nous nous attendions à cela, qui restait dans l'ordre des choses, conforme aux prévisions de nos autorités. On nous avait répété que notre armée ne ferait qu'une bouchée des Allemands, que l'envahisseur se casserait le nez sur nos lignes de défense, qu'Hitler réfléchirait à deux fois avant de risquer une nouvelle défaite plus cuisante que celle essuyée en 1918 par l'armée germanique. De quoi lui ôter l'envie de renouveler une expérience qui ruinerait pour longtemps l'économie encore chancelante des anciens vaincus. Ridicule sur ses ergots, le dictateur d'opérette avait annexé l'Autriche et la Pologne, mais ce serait une autre paire de manches avec nous. Qui effrayait-il, avec ses attitudes de pantin désarticulé ? Qu'avions-nous à craindre de cette marionnette grotesque qui lançait ses bras en tous

sens ? Rien. Notre valeureuse stratégie n'aurait pas de mal à maintenir ce prétentieux belliqueux dans ses frontières. Nos redoutables mortiers se chargeaient de le contenir sans mal de l'autre côté de la ligne Maginot réputée infranchissable. Ces déflagrations en étaient la preuve. Notre artillerie avait fait ses preuves durant la précédente guerre et il fallait être fou pour oser s'y frotter une nouvelle fois. Voilà ce que pensaient le gouvernement et nos concitoyens, unanimes. Formés par la Grande Guerre, nous allions nous débarrasser des nazis en deux temps et trois mouvements. Nous évoquions les prétentions de nos voisins avec un rictus railleur au coin de la bouche.

Marion et moi, nous avions célébré notre mariage en janvier 1933. Je l'avais rencontrée l'année précédente au bal de la Saint-Jean. Sa gaieté, son sourire permanent, son courage au travail m'avaient immédiatement charmé. Il suffisait de l'approcher pour entrer dans la lumière. Presque aussi grande que moi, elle possédait tout ce qu'un homme pouvait demander à la vie. Avec l'ovale de son visage, ses tresses brunes qu'elle nouait au sommet de sa tête, elle ressemblait à ces portraits de saintes enserrés dans les broches. Son rire franc et clair balayait ma fatigue. Quand elle exprimait sa joie, ses yeux retrouvaient des malices d'enfant. Dès que je l'avais tenue dans mes bras, j'avais su que je n'aurais plus jamais le goût de la relâcher. Nos pas s'étaient aussitôt accordés, comme si nous nous connaissions depuis toujours. Elle était venue par chez nous pour rendre visite à sa cousine germaine qui vivait dans une exploitation voisine. Pour ma part, je sentais que je ne

lui déplaisais pas et quand elle était repartie chez elle du côté de Nancy, une correspondance assidue s'était établie entre nous. Elle me racontait ses projets dans lesquels j'intervenais de plus en plus souvent. Je lui exposais mes vues sur l'avenir où elle méritait naturellement une place essentielle. J'étais pressé de la compter dans la famille Braibant. Très vite, elle m'était devenue indispensable comme l'air que je respirais et le soleil qui illuminait nos jours. Mes parents qui commençaient à prendre de l'âge évoquèrent une date pour mes noces, comme si notre union était l'événement le plus naturel, le plus inéluctable, le plus évident, comme la floraison des arbres au printemps ou les généreuses pluies d'automne. Ils nous voyaient bien reprendre leurs terres qui appartenaient à la famille depuis la Révolution. Le père de Marion était métayer et louait quelques hectares qu'il cultivait bravement, et où il élevait quelques vaches. Les travaux des champs lui avaient brisé les reins et, à cinquante-cinq ans, il était évident qu'il n'avait plus la force de planter un prunier dont il ne verrait pas les fruits. Ma fiancée savait qu'elle ne devait pas trop compter sur son héritage et qu'un avenir assuré l'attendait auprès de moi.

Ce matin de juin 1940, une aube flamboyante incendiait la campagne, elle s'accrochait aux peupliers, aux toits, aux haies qu'elle habillait de sang. Elle remplissait de lave incandescente les fossés gorgés d'eau. Nous étions occupés à sarcler un carré envahi par les mauvaises herbes, et soudain il se dressa devant nous, immense, dos au levant, ourlé d'or comme le Jésus de

l'église baigné par la lueur des vitraux : un impressionnant soldat de la Wehrmacht qui, à contre-jour, semblait vêtu de noir, dessiné en traits d'or sur le ciel orange. On l'aurait dit perdu, il nous fixait avec un sourire figé. Ni arrogant ni soumis, illisible, un être d'ébène qui dégageait une impression de force brutale, caparaçonné d'acier et de cuir. Nous nous scrutâmes sans parler, cherchant à deviner nos intentions respectives. Nous retenions notre souffle, sur nos gardes. Je n'osais pas bouger tandis que, légèrement en retrait, Marion enfonçait ses ongles dans mon bras, jusqu'à ce qu'enfin sa tension se relâchât. Reconnaissait-il en moi un travailleur agricole tel que celui qu'il avait peut-être été jusqu'à récemment ? Un bref instant, nous nous demandâmes comment cet être irréel avait pu échouer ici, si loin des siens. Nous le plaignons en secret, lui que le caprice d'un petit caporal ambitieux et amer avait arraché à ses terres et aux siens. Sa surprise d'échouer là n'était pas moins grande que la nôtre de le surprendre planté comme un épouvantail devant notre habitation, au milieu de notre culture.

L'Allemand serrait un fusil contre sa poitrine et le fer de l'arme cognait la plaque métallique qui pendait à son cou au bout d'un lacet. Je ne voyais pas ses cheveux. Les feux de l'aurore brasillaient dans ses pupilles sous l'ombre de son casque qui descendait assez bas sur son front. Lentement, pour ne pas nous apeurer, il pivota sur ses hanches et sa main droite désigna la route au loin, où une colonne de blindés filait vers le sud. Le ronflement lointain des moteurs me parvenait comme étouffé par la brume. Soudain,

douze fantassins surgirent de derrière notre grange. Ils tenaient des poules et des lapins qu'ils venaient d'égorger, plus joyeux que des gamins chapardeurs de pommes, entraînant notre visiteur muet. Ils défilèrent en courant devant nous sans nous accorder un regard et se dirigèrent vers les chars.

—Ils sont déjà là, m'entendis-je murmurer, pétrifié, exsangue.

Nous restâmes là, immobiles, avec la pénible impression de nous retrouver dans un cauchemar. Puis nous allâmes nous réfugier dans l'habitation. Devant la porte du hangar, la forme allongée de notre chien roux faisait obstacle. Son flanc était ouvert par un coup de baïonnette, une entaille profonde d'où s'échappait sa vie en une coulée grasse qui se perdait dans le sol. Nous nous précipitâmes dans l'habitation. S'insinuant par la fenêtre, un faisceau de lumière jouait avec l'air où virevoltait une myriade de particules d'argent. Sur l'épaisse table de bois, posé comme un sabre, le soleil éclairait des miettes de pain, nos trois bols maculés par des lambeaux de peau du lait, un couteau où deux mouches se gavaient des restes de confiture de cerise. Une image d'un bonheur que nous savions déjà éphémère. Nous aurions voulu croire que rien ne s'était passé, nous n'étions pas envahis, rien n'avait changé. Un matin comme les autres, dans un pays où il faisait bon vivre. Ces déflagrations au loin retentissaient comme un banal orage de printemps.

—Où est Jeannette ? murmura mon épouse, livide.

Ses doigts arrimés au dossier d'une chaise, elle ne pouvait plus se mouvoir.

Je me précipitai dans le coin où notre enfant avait coutume de jouer. Je distinguai ses jambes qui dépassaient entre le lit et le mur. La petite s'était endormie sur le tapis, la tête posée dans le creux de son bras, inconsciente du drame qui venait de bouleverser notre maison, notre pays. Je la soulevai pour l'étreindre. Elle se réveilla, inquiète. Elle devinait que nous traversions quelque malheur dont elle ne soupçonnait pas l'origine.

— Elle est là, tout va bien, dis-je.

Marion me délesta de ma précieuse charge et jeta un coup d'œil dehors. À droite, les chars progressaient toujours sur la grand-route. Les vibrations des moteurs et des chenilles nous secouaient le ventre. À gauche, de l'autre côté de la ferme, un chapelet disparate s'égrenait à l'abri des arbres, sur le chemin de halage. Des soldats français, les nôtres, désarmés. Certains se servaient d'une planche comme d'une béquille, sautillant sur une jambe. Les uns soutenaient les autres. Beaucoup exhibaient des bandages maculés de sang, autour de leur crâne, de leur bras, de leur poitrine. Ils se traînaient vers le sud. Alors, nous distinguâmes leurs gardiens qui tournaient comme des frelons autour de leurs victimes en déroute. Des Allemands, dix fois moins nombreux, pressaient les perdants dans le dos ou les obligeaient à se hâter en les frappant avec leurs crosses. Ceux qui tombaient étaient vivement relevés, avec une brutalité inutile car les captifs peinaient trop pour se rebeller. Où auraient-ils cherché asile ? De là où nous nous tenions, nous devinions le fardeau de leur honte, de leur lassitude. Il ne restait de ces combattants que de misérables fantômes écrasés par les cieux en flammes. L'ensemble

formait une fresque d'ombres chinoises animées sur un rideau écarlate, spectacle étrange de l'anéantissement de notre peuple.

Atterrés, nous assistions à la défaite de notre glorieuse armée. Pendant plus d'une heure, nous observâmes les deux convois parallèles de blindés triomphants et de prisonniers pitoyables quand des coups martelés sur notre porte nous tirèrent de notre torpeur. Je demandai à Marion de se réfugier dans notre chambre et j'allai voir qui se présentait chez nous. Une dizaine de pauvres hères se serrèrent dans la pièce, les yeux hagards, sales et dépenaillés, couverts de terre, épuisés, ils quémandaient à boire, ils réclamaient un bout de pain, des légumes, n'importe quoi pour leur permettre de reprendre leur périple. Il y avait là des Belges, des Alsaciens, des compatriotes chassés de leurs maisons par les bombardements. Précipitamment, ils nous racontèrent que leur village avait été rasé, qu'il ne restait rien, qu'il n'y avait plus de troupes françaises, que tout le monde se ruait vers la vallée du Rhône ou vers Bordeaux, pour trouver par tous les moyens le salut dans un lointain ailleurs. Ils nous conseillèrent de les suivre car les Allemands que nous apercevions ne constituaient que le fer de lance de l'armée du Reich. Ceux-là avaient pour mission d'enfoncer rapidement nos lignes mais, derrière eux, des divisions entières allaient s'établir durablement et installer la terreur. La rumeur de massacres importants les précédait aux Pays-Bas, en Belgique, sur les côtes de la mer du Nord. La barbarie s'abattait sur nous. L'aigle nazi avait fondu

sur nous. Il avait planté ses serres dans la chair de notre malheureux coq gaulois. Il lui avait déchiré la gorge à coups de bec et s'apprêtait à le déchiquter.

—Prenez tout ce que vous pourrez et venez avec nous, tout de suite, nous supplièrent-ils. Demain, ils auront peut-être fermé les routes et vous serez pris dans la nasse. Il vous sera alors impossible de vous échapper. Pensez à votre enfant, à votre femme, à vos parents. Leurs batteries d'obusiers les précèdent, détruisant tout sur leur parcours et ils bombarderont votre ferme comme ils l'ont fait avec nos maisons. Ces gens sont des monstres, ils ne connaissent ni pitié ni humanité. Ils s'en prennent aux civils, ils ne respectent aucun accord, aucune loi de la guerre. C'est un peuple de robots fanatisés. Cette fois-ci, ils ont tiré la leçon de leur défaite de 1918, ils ne nous permettront pas de les clouer au fond des tranchées. C'est la *Blitzkrieg*, la guerre éclair, comme ils l'appellent.

Quelque chose en moi m'enjoignait de ne pas céder à la panique. Je ne voulais pas imiter ces êtres tremblants jetés sur les routes, démunis. Je leur donnai à boire et à manger, de quoi tenir quelques jours, et ils nous laissèrent, pressés de quitter cette région.

L'après-midi, mes beaux-parents et mes parents vinrent chez nous. Le père et la mère de Marion séjournaient alors chez leurs cousins qui tenaient la ferme voisine de la nôtre. Comme nous, ils avaient vu ces pauvres gens sur les chemins, ils voulaient connaître nos intentions. Comme je leur expliquais que je n'avais pas encore pris de décision, ils me dirent que je n'avais guère de temps à gaspiller en atermoiements, qu'il

n'était pas question d'affolement mais de survie. Ils nous proposèrent de surveiller notre exploitation pendant notre absence qui ne durerait peut-être pas plus d'une semaine. Nos généraux allaient se ressaisir, réorganiser nos bataillons et repousser nos agresseurs derrière leurs frontières. L'affaire de quelques jours, au pire un mois ou deux. Il ne pouvait pas en être autrement. Ils avaient peut-être été trop confiants, ils avaient baissé la garde mais les Boches avaient fini de rire, ils verraient ce qu'ils allaient voir...

—Je m'en voudrais de vous abandonner ici, nous partirons ensemble ou nous ne partirons pas, répondis-je à papa qui protesta aussitôt.

—Ne dis pas de bêtises. Tu nous vois traverser le pays avec un balluchon, à nos âges ? Nous ne pourrions même pas franchir les limites du département. Nous sommes cassés par les travaux des champs. Nous n'avons rien à craindre des Allemands car nous ne présentons aucun danger pour eux. Pourquoi s'en prendraient-ils à des vieillards inoffensifs tels que nous ? Vous reviendrez dès que la situation s'arrangera. C'est aussi simple que ça. Charge le plateau du tracteur avec toutes les affaires dont vous aurez besoin, un matelas, des couvertures, une ou deux bâches pour vous isoler de la pluie, de quoi vous nourrir quelque temps, quelques outils pour bricoler en cas de panne, et puis zou ! On se retrouvera avant l'été, c'est sûr ! Les Britanniques, les Belges et sûrement les Américains nous donneront un coup de main. Hitler ne pourra pas affronter toutes les armées du monde. Il est peut-être fou mais ses conseillers et ses diplo-

mates le ramèneront à plus de raison... N'oubliez pas de nous donner de vos nouvelles, communiquez-nous votre adresse dès que vous serez établis quelque part. Si Dieu le veut, nous nous reverrons ici. Au pire, nous vous rejoindrons là où vous serez. Il y aura moins de monde sur les routes et dans les gares, ce sera plus commode de traverser la France. Croyez-nous, suivez nos conseils de prudence, vous avez charge d'âme.

Deux heures plus tard, nous avions entassé sur la remorque les provisions et les équipements nécessaires à notre évacuation. Nous nous embrassâmes trop rapidement pour ne pas céder à la douleur de nous séparer et nous nous intercalâmes entre deux voitures sur la voie principale encombrée de centaines de familles qui, comme la nôtre, avaient remplacé les blindés germaniques. Je m'aperçus que mon épouse avait revêtu sa robe noire, celle qu'elle réservait aux grandes occasions, pour les messes, les noces et les enterrements. Elle s'était coiffée de son chapeau de paille tressée bleu marine et avait chaussé ses bottines impeccablement cirées.

—Pourquoi t'es-tu mise sur ton trente-et-un ? Sur le tracteur, tes habits ne résisteront ni à la poussière, ni à la sueur.

—Si par bonheur nous parvenions à nous tirer de ce mauvais pas, je veux me présenter dignement devant les gens qui nous accueilleront. Si par malheur je devais mourir pendant le voyage, je n'arriverai pas comme une misérable devant Dieu. Il ne sera pas dit que les paysans des Ardennes ne savent pas se tenir.

Le tracteur tourna convenablement. Régulièrement, une grand-mère ou un blessé s'asseyait à l'arrière du plateau, près de Marion qui tenait Jeannette dans ses bras. Le passager occasionnel profitait du véhicule le temps de recouvrer un peu de forces puis rattrapait les siens quand il se sentait mieux. Deux ou trois fois, la colonne s'éparpilla promptement sous les arbres ou se jeta dans le fossé quand des avions marqués de la croix gammée nous survolèrent au ras de nos têtes. Nous pouvions voir la face des pilotes hilares qui jouaient à nous terroriser. Leur manège se prolongea jusqu'à la tombée de la nuit. Nous avions progressé d'une vingtaine de kilomètres alors que notre marche devenait plus difficile car de nouveaux fuyards convergeaient à chaque croisement. Nous formions un flot continu de misérables qui s'épaississait d'heure en heure, nous étions le sang d'une nation qui affluait dans un réseau de veines pour s'échapper par une plaie. L'espace entre nous s'amenuisait rapidement. Les attelages de chevaux de trait, de mulets ou de bœufs compliquaient l'affaire quand les pauvres bêtes effarouchées par la foule et les hululements des Stukas se mettaient au galop et renversaient tout sur leur trajectoire. Quand leur maître ne parvenait pas à stopper leur fuite, il fallait abattre les animaux et traîner leurs cadavres sur les bas-côtés. C'était toujours d'intenses moments de frayeur dont on ignorait l'issue. Nous ne savions pas notre destination. Moutons dociles enserrés dans le grand troupeau, brindilles portées par le fleuve humain, nous avancions sans nous soucier de ceux qui nous entouraient. Chacun se préoccupait de sa propre survie. Comme des fourmis,